Louise Lacoursière

La Saline 3

Impératifs

roman

10 SUR 10

Louise Lacoursière

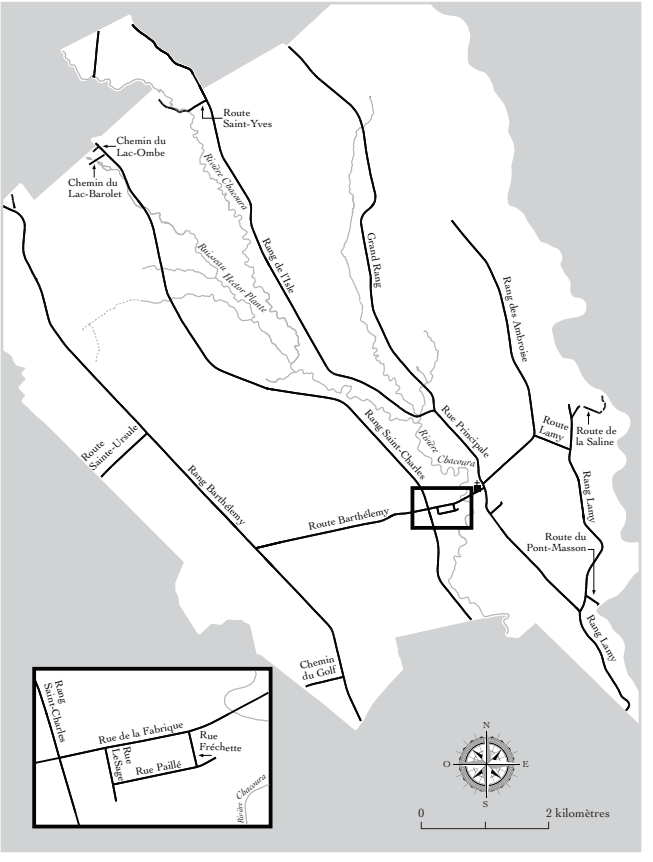
La Saline 3
Impératifs

Roman

10 SUR 10

À Compagnon

Territoire de Saint-Léon-le-Grand
en ce début de XXI^e siècle



Prologue

Saint-Léon-le-Grand, 26 décembre 1891

Appuyé au chambranle, Antoine observait d'un œil mauvais la petite forme emmaillotée sur le lit. Sa fille. À cause d'elle, Mathilde n'était plus. À cause de lui surtout. Il aurait dû la sauver. Quel cuisant échec ! Une rage sourde l'empoigna. La situation n'avait pas de sens, sa vie n'avait plus de sens.

Entouré de ses parents, de ses frères et sœurs, de ses compagnons et de leurs familles, jamais Antoine ne s'était senti aussi seul. Benjamin avait fait le voyage depuis Montréal avec oncle Barnabé et tante Elizabeth qui, eux aussi, avaient assisté à la réception organisée par sa mère après les funérailles. Son ami d'enfance lui avait fait promettre de venir le voir à la première occasion, mais était-il convenable de prendre le train en période de deuil, sans autre motif qu'une visite amicale ?

Des bruits de voix étouffées lui parvenaient du rez-de-chaussée. Sa famille et quelques amis s'attardaient.

Autant il espérait les voir tous disparaître, autant il craignait la solitude.

Une main aimante se posa sur son bras.

— On est presque prêts à partir, Antoine. On emmène la petite avec nous. Ne t'inquiète pas. J'en prendrai bien soin aussi longtemps que tu ne seras pas organisé ici. Ton père est d'accord.

Cette tâche aurait normalement incombé à Ernestine, la mère de Mathilde, mais, clouée au lit depuis la veille, fiévreuse et très faible, elle présentait, à première vue, tous les signes d'une asthénie nerveuse. Aucun diagnostic n'avait encore été posé. « Le chagrin », murmurait-on.

— Maman… maman ! Qu'allons-nous devenir ?

Antoine laissa libre cours à son chagrin.

— Pourquoi ne pas demeurer avec nous quelque temps, mon grand ?

Antoine hocha la tête. Tout bien réfléchi, il préférait rester seul. Impuissante à réconforter son aîné, Délia prit le bébé et déposa un baiser sur la minuscule tête recouverte de duvet. Oui, elle garderait Loulou aussi longtemps que nécessaire. C'est ainsi qu'elle l'avait surnommée de peur que la petite ne subisse le même sort que sa fille cadette, Marie-Louise, morte un an auparavant.

— C'est beaucoup trop vous demander, maman…

— Anita a promis de m'aider. À quinze ans, ta sœur peut tout faire, ou presque, dans la maison.

1

Saint-Léon-le-Grand, 21 mai 1892

Une fois de plus, Antoine s'apprêtait à suspendre à sa porte l'affichette « De retour bientôt ». Un vague remords le fit hésiter, mais il poursuivit son geste en même temps qu'il étouffa les tentatives d'objection de sa conscience. Il s'empressa de tirer les tentures. Dans la pénombre, il atteignit son cabinet et s'assura que le tube de la machine de Robertson plongeait bien dans le flacon de liquide incolore. Étendu sur la table d'examen, il pressa la poire de caoutchouc servant à pousser l'air dans le flacon et dans le tube qui le surmontait. Un jet pulvérisé se répandit autour de sa tête. Il respira à fond. L'effet calmant fut immédiat.

Réussirait-il cette fois encore à museler ses sombres pensées ? Une agréable légèreté l'envahit. Sa tête tournait. Mathilde… Le sentiment de ne pas avoir été à la hauteur ne le quittait pas à moins qu'il ne fût sous l'influence de ce bénéfique fluide. Sa femme avait été

sa seule patiente à mourir en couches et, pourtant, il en avait fait des accouchements ! Combien de fois Honoré Lebel lui avait-il répété que, dans les circonstances, aucun médecin n'aurait pu faire mieux ? Malgré tout, il était incapable de reprendre sa pratique habituelle.

Chaque dimanche, Antoine se rendait chez ses parents après la messe, et chaque dimanche il devait affronter le courroux de sa mère qui ne comprenait pas son détachement, pire, son indifférence à l'égard de son enfant.

Son enfant… Une petite peste de cinq mois qui hurlait chaque fois qu'il s'en approchait.

Il pressa de nouveau la poire.

Mathilde… Les funérailles de Mathilde… La voix puissante du curé Briand s'immisça dans sa conscience embrumée. « Les desseins du Seigneur sont impénétrables ! Le Bon Dieu a rappelé à lui Mme Antoine Peltier, une femme exemplaire. Je veux souligner l'héroïsme de son mari, qui a sacrifié sa chère épouse afin de respecter les prescriptions de notre mère, la sainte Église catholique, voulant que l'enfant doive d'abord être sauvé. L'attitude courageuse du Dr Peltier est un exemple pour nous tous. »

Tandis qu'il était demeuré muet de stupéfaction au moment de l'homélie, Antoine s'assit sur la table d'examen et hurla à pleins poumons :

— C'est faux ! Je n'ai pas choisi ! Et si j'avais pu le faire, Mathilde serait encore vivante aujourd'hui !

Pourtant, l'enseignement de l'Église ne laissait nulle interprétation. « Tuer un enfant, quel qu'en soit l'âge, est le pire des crimes ! Qui nous dit à quel moment l'âme humaine intègre le corps ? Nul ne peut savoir. Ce petit être sans défense a droit à notre protection pleine et entière. Notre devoir consiste à sauver l'enfant, toujours. En choisissant l'enfant, cher frère, vous vous êtes évité les flammes de l'enfer. »

— Je n'ai pas choisi ! rugit-il. Et je vis l'enfer…

Un sanglot l'étrangla. Son chagrin l'avait miné et le minait encore. Le sang, le sang de Mathilde se répandait partout sur lui et autour de lui.

— Vous affirmez que j'ai sacrifié Mathilde, et ça m'est insupportable ! cria-t-il en levant le poing vers un interlocuteur invisible.

Antoine voulut soulager l'angoisse qui l'étreignait. Les doigts de son autre main se refermèrent sur le caoutchouc.

— Légèreté ! Délivrance ! Revenez-moi, je vous en prie.

Sa voix se faisait pâteuse.

Peu après avoir offert à Mathilde un premier « Je vous aime », sans y ajouter de restriction, il la perdait à jamais. Sa punition ? Du sang jaillissait du corps de sa femme, et lui, habillé en boucher, le recueillait dans un récipient.

D'abord lointain, un rire cristallin résonna à ses oreilles.

— Mathilde ? C'est vous ?

Il ajouta dans un souffle :

— J'aurais dû vous sauver, Mathilde.

Une main perça le nuage verdâtre derrière ses paupières closes et lui fit le signe de la suivre. Une main effilée et élégante. Puis le côté gauche de la tête de Mathilde se matérialisa. Un sentiment d'euphorie le gagna. Elle avait répondu à son appel.

— Vous ! Enfin ! Vous revoilà !

De peur qu'elle ne disparaisse, il pressa de nouveau la poire. Au même moment, un vacarme assourdissant retentit. Le visage bien-aimé vacilla, puis s'estompa.

— Non ! Non ! Restez avec moi, je vous en prie ! Ne me quittez pas !

Le bruit s'intensifia. On frappait à sa porte. Il planait, si loin… Une voix insistante tentait de se frayer un

chemin jusqu'à sa conscience. Il n'était pas en état de recevoir qui que ce soit.

— Ouvre, Antoine ! C'est Napoléon.

Par une fenêtre entrouverte, le ramancheur perçut une odeur qui lui souleva le cœur. Alarmé, il réitéra sa sommation.

— Je te donne dix secondes ! Dix, neuf, huit…

Il se glissa dans la maison. Sans perdre un instant, il retira la poire de caoutchouc de la main d'Antoine, déplaça hors de portée l'appareil contenant le flacon d'éther et ouvrit grand le châssis afin d'aérer la pièce. Il s'installa près de la table où gisait son ami, dont la face et les muscles des bras étaient agités de spasmes.

Les craintes de Napoléon étaient donc fondées. Depuis quelques semaines, le ramancheur avait noté que, chaque dimanche à la grand-messe, les vêtements d'Antoine dégageaient une forte odeur. Étant donné le peu de probabilités que le médecin anesthésie des patients chaque samedi, quand il fermait le cabinet à quinze heures, de surcroît, il s'était inquiété devant l'affiche « De retour bientôt ». Il avait voulu en avoir le cœur net. Ainsi, Antoine s'adonnait bel et bien aux vapeurs d'éther.

Curieux d'en connaître plus sur le sujet, Napoléon avait découvert que des étudiants de l'université Harvard aux États-Unis, tout comme certains groupes d'intellectuels en Norvège, en Allemagne et en Irlande, organisaient des soirées où l'usage de l'éther stimulait leur création artistique, au même titre que les opiacés. Toutefois, les conséquences de l'inhalation de l'éther avaient amené bien des adeptes à y renoncer avant que l'accoutumance ne s'installe. D'épouvantables migraines et des irritations sévères des voies respiratoires accompagnaient souvent des nausées et des vomissements. Où en était Antoine dans ce processus d'intoxication ? Lui, un médecin, devait être au fait de tous ces dangers.

Napoléon résolut de ne pas quitter Antoine tant que celui-ci n'aurait pas repris connaissance, dût-il y passer la nuit. La poitrine du médecin se soulevait à un rythme régulier. Que pouvait-il lui offrir d'autre que sa présence bienveillante, comme il l'avait si souvent fait au cours des semaines précédentes ? Il avait été parmi les rares personnes qu'Antoine avait tolérées dans son entourage.

Après trois heures de veille, Napoléon constata qu'Antoine n'avait toujours pas bougé. Courbaturé, il referma en partie la fenêtre. Une colère inattendue s'empara de lui. Il retint de justesse une folle envie de secouer le corps inanimé pour le forcer à se ressaisir. Une vive impatience se heurtait à sa compassion. Avait-il le pouvoir et surtout le droit de s'immiscer ainsi dans la vie d'Antoine ?

À l'instant même, il conçut un plan en deux étapes qui, l'espérait-il, aiderait son ami à se défaire de sa funeste habitude.

Saint-Léon-le-Grand, 1892. À vingt-sept ans, père d'une fille de six mois, le Dr Antoine Peltier se relève à grand-peine du drame qui l'a frappé. L'embauche de Michelle Morais facilite néanmoins son quotidien et, contre toute attente, la gouvernante réussit à briser sa carapace et à alléger sa mélancolie. La cohabitation avec la jeune femme fait cependant jaser.

Dans l'intimité de son cabinet médical ou à l'hôtel La Saline, les patients d'Antoine lui révèlent des secrets que seul un médecin peut recueillir. Au moment où il s'y attend le moins, Judy, son premier et grand amour, le consulte. L'intensité de leurs retrouvailles l'ébranle.

Impératifs, dernier tome de la saga *La Saline*, nous entraîne au cœur de la vie de fabuleux personnages et promet un dénouement inespéré.

Louise Lacoursière s'est fait connaître d'un vaste lectorat avec sa trilogie dédiée à la philanthrope américaine Anne Stillman McCormick, qui lui a valu plusieurs honneurs et prix littéraires. Depuis 2002, elle se consacre à sa carrière de romancière et à l'animation culturelle. La saga historique La Saline *évolue dans le Québec rural de la fin du* XIX^e^ *siècle.*

ISBN 978-2-89722-032-7

Groupe Livre Québecor Média